symétrique dans un texte narratif. Par ailleurs, il voit dans le rapprochement établi par M. DELARUE entre la méthode de Silius Italicus et les principes énoncés par Eumolpe la confirmation d'une hypothèse esquissée par lui-même antérieurement, et selon laquelle l'épopée du *Satyricon* serait une parodie des *Punica*. En revanche, malgré l'importance du rôle accordé par l'orateur aux interventions divines, il considère comme artificiel le rôle de Vénus.

M. DELARUE réaffirme que même si ce rôle est artificiel, Silius a fondé sur lui une grande partie de l'architecture de son épopée.

M. P. LAURENS se dit convaincu par la démonstration de l'achèvement de l'épopée, ainsi que par le double découpage 9-9 et 3×6, mais émet des doutes quant à l'hypothèse de réduction des deux derniers chants en un. Selon lui, la construction d'un 18e chant est possible, il en trouve la matière dans le 9e chant de l'*Africa* de Pétrarque. On passe ensuite à la deuxième communication.

II. — M. A. MICHEL, *L'Art Poétique dans les Odes d'Horace* (texte publié dans le présent volume).

Le Président se dit émerveillé par l'originalité et la fécondité de la démarche de M. A. MICHEL.

Le P. TESTARD suggère que l'art d'enchaîner inclut aussi un art du coq-à-l'âne, que l'art du décalage sert parfois à suggérer une dislocation ou un désordre et rapproche le sacré horatien de l'exemplarisme platonicien : les dieux d'Horace, indifférents, n'en sont pas moins exemplaires.

M. A. MICHEL répond à la deuxième remarque qu'il voit plutôt chez Horace la référence à un ordre supérieur; sur le troisième point, il confirme qu'Épicure, grec, veut sauver l'idéalisation de la Beauté : lui aussi admire l'art grec. Cet idéal de Beauté calme est un point commun entre Platon et Épicure.

M. R. MARTIN fait remarquer pour conclure que le but premier de nos études étant le plaisir du texte, la communication présentée par M. MICHEL est la meilleure réponse à ceux qui voudraient les supprimer.

III.

SÉANCE DU SAMEDI 14 MARS 1992

Président : M. D. BRIQUEL

En début de séance, l'Administrateur, M. A. MICHEL, évoque les difficultés liées au projet de réforme des études classiques. Il souligne que la très forte résistance opposée par les milieux cultivés et répercutée dans la presse laisse prévoir la possibilité de surseoir à la limitation numérique qui concerne les disciplines rares. Il invite les membres de la société à rester vigilants et à rejoindre les rangs du S. E. L. Il annonce également la journée du 18 mars, qui verra une exposition manifestant le rayonnement de l'édition dans le domaine des langues anciennes, ainsi qu'une table ronde réunissant des représentants des grands courants d'activité de notre société. Il donne ensuite la parole au premier intervenant.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. G. FREYBURGER, *Un païen du IIIe siècle : Censorinus, auteur du « De Die Natali »* (texte publié dans le présent volume).

Le Président apprécie l'effort fait par M. FREYBURGER pour entrer dans la pensée d'un auteur présenté souvent comme banal et qui se révèle important comme témoin d'une époque, et insiste sur le rôle du christianisme qui a conduit le paganisme à épurer ses croyances. Puis il invite les éminents spécialistes de l'assemblée à exprimer leurs réactions.

Le P. TESTARD remercie M. FREYBURGER de cet exposé qui a fait apparaître le paganisme comme une raison de vivre dont on voit mieux les valeurs. Il souligne que l'interaction signalée a joué dans le sens d'une épuration du paganisme et que cette communication révèle entre eux plus de points communs que d'oppositions.

M. FREYBURGER ajoute que le Pythagorisme a été aussi une valeur pour le christianisme et que des thèmes pythagoriciens ont été utilisés dans un contexte de diffusion chrétienne.

M. J.-M. ANDRÉ suggère le rôle de Pline l'Ancien comme source de Censorinus pour l'astrologie.

M. FREYBURGER confirme l'existence de quasi-décalques mais considère qu'ils ont chacun puisé dans d'autres sources.

M. J.-M. ANDRÉ rapproche la formule *proxime* du texte 7 de l'Académie : il y voit la marque de l'utilisation du probabilisme académique au service d'une doctrine.

Le P. TESTARD signale pour sa part que la formule du texte 7 se retrouve, à propos de Cicéron, dans le *De Doctrina Christiana*.

M. FREYBURGER suggère que les deux ont peut-être utilisé Varron.

M. R. MARTIN lui demande si l'on peut à ses yeux parler de scepticisme à l'égard de la mythologie. M. FREYBURGER se déclare scandalisé par cette hypothèse : les philosophes, rappelle-t-il, connaissent la vérité, à la différence de ceux qui ne font qu'utiliser le langage de la mythologie.

La parole est ensuite laissée à M. BÉRARD.

II. — M. F. BÉRARD, *Vie, mort et culture des vétérans lyonnais d'après les inscriptions de Lyon* (texte publié dans le présent volume).

Le Président se félicite d'avoir entendu une communication portant sur un sujet d'épigraphie, et dans laquelle il voit un modèle de documentation, de précision et d'approfondissement.

M. J. BEAUJEU félicite l'orateur et souligne l'intérêt de la documentation, en particulier épigraphique, pour les études latines.

M. S. LANCEL fait remarquer que des personnages comme Amabilis constituaient la clientèle privilégiée des *grammatici* locaux qui sont sans doute responsables de telles épitaphes. Il rappelle également qu'aux dires des historiens romains (Tacite, *Histoires*, III, en particulier) les ordres étaient portés aux chefs par les porte-drapeau, si bien que tous pouvaient les lire, ainsi que les *graffitti* sur les murs des casernes.

Pour M. BÉRARD, il y a une différence entre les légionnaires italiens et ceux qui furent recrutés à la hâte à l'époque de Septime-Sévère.

M. S. LANCEL l'interroge sur la formule de la *laudatio* de Turia dont le mari dit qu'elle vécut avec lui *sine offensa*. Pour M. BÉRARD, cette formule conjugale résulte d'une contamination avec l'expression habituelle *sine crimine* ou *sine macula*, sans péché.

IV.

SÉANCE DU SAMEDI 11 AVRIL 1992

Président : M. D. BRIQUEL
(Séance gréco-latine)

Après avoir accueilli les Hellénistes, l'Administrateur général, M. A. MICHEL, annonce le décès de J. PERRET, qui fut le maître d'un grand nombre de membres de la Société. Après avoir salué en lui un professeur dont la pédagogie fondée sur la compréhension permettait un progrès authentique, un défenseur de nos études soucieux de représenter le Latin dans sa dignité, un chrétien au sens le plus intense, comme son maître Augustin, en même temps qu'un virgilien, M. A. MICHEL demande à sa mémoire une minute de silence.

M. P. HADOT s'associe à l'évocation faite de J. PERRET par A. MICHEL et donne la parole à M. B. FLUSIN pour la communication grecque. Vient ensuite la partie latine de la séance. M. BRIQUEL dédie sa communication à J. PERRET.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. B. FLUSIN, *Une littérature censurée : l'hagiographie palestinienne des V^e^ et VI^e^ siècles.*

La brillante hagiographie qui fleurit dans la Palestine byzantine présente une particularité remarquable : si les saints moines orthodoxes se succèdent sans interruption depuis l'arrivée d'Euthyme à Jérusalem vers 405 jusqu'à l'époque arabe, la production hagiographique, elle, semble s'interrompre entre la Vie de Mélanie, écrite vers 439, et l'œuvre de Cyrille de Scythopolis au milieu du VI^e^ siècle. Ce phénomène s'éclaire si l'on examine un petit corpus de textes hagiographiques écrits de part et d'autre de l'an 500, textes perdus en grec, mais conservés dans d'autres langues.

Trois de ces œuvres sont dues à Jean Rufus, prêtre d'Antioche, moine en Palestine, puis évêque de Maïouma de Gaza : deux sont consacrées à son maître, le prince Pierre l'Ibère, moine, puis évêque de Gaza, — les *Plérophories* et la *Vie de Pierre l'Ibère* —, la troisième étant un court récit sur la mort de Théodose, évêque monophysite de Jérusalem. Les autres pièces ont été composées par Zacharie le Scholastique, un avocat de Constantinople originaire de Gaza : il s'agit de trois courtes Vies écrites à Beyrouth en 491-492 (*Vie d'Isaïe de Gaza, Vie perdue de Théodore d'Antinoé, Vie de Pierre l'Ibère*, dont il ne reste que quinze lignes), et d'une œuvre de grande importance, datée de 512, la *Vie de Sévère d'Antioche.*

Avec les saints célébrés par ces pièces — Isaïe de Gaza, mais surtout Pierre l'Ibère, Théodose de Jérusalem, Sévère d'Antioche —, nous avons affaire à l'état-major d'un parti, le parti anti-chalcédonien, qui, peu après 451, semble l'emporter parmi les moines de Palestine avant de perdre progressivement son influence avec la fin du siècle. La circulation des textes est tributaire de l'histoire du parti auxquels ils sont liés.

L'histoire du corpus hagiographique en question revêt deux aspects : reflux en grec; diffusion dans d'autres langues. Pour le domaine grec, il faut tenir compte d'une censure officielle (en 536, décret du patriarche Ménas et novelle 42) qui s'en prend à la littérature monophysite. Dans certains cas, nous pouvons observer plus concrètement ce qui se passe. Ainsi, Jean d'Éphèse, dans ses Vies de saints orientaux, raconte comment un noble monophysite, Thomas l'Arménien, dote d'une bibliothèque le monastère qu'il fonde vers 524, et comment il est contraint de se réfugier dans les montagnes devant les persécutions du patriarche d'Antioche Éphrem. Plus topiquement, pour nos textes hagiographiques, deux faits positifs doivent être notés : à la fin du VI^e^ siècle, à Antioche, Évagre le Scholastique lit encore en grec certaines œuvres de Zacharie; dans un papyrus égyptien du VII^e^-VIII^e^ siècle,